

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Marta et Arthur, 2021

KATJA SCHÖNHERR

LA FAMILLE RUCK

Traduit de l'allemand par Barbara Fontaine

ZOE

Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher

*Les Éditions Zoé et la traductrice remercient Pro Helvetia,
fondation suisse pour la culture, pour son soutien à la traduction
et à la promotion de ce livre.*

Pour E. et pour A.

Titre original: *Alles ist noch zu wenig*
© 2022 by Atrium Verlag AG, Imprint Arche Verlag, Zürich

Publié par l'intermédiaire de l'agence EDITIO DIALOG,
Lille, France. www.editio-dialog.com

Pour la traduction française: © Éditions Zoé,
16 chemin de la Gravière
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2024
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture: Notter + Vigne
Illustration: © John Cooper/Trévillon Images
ISBN 978-2-88907-416-7

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève
et de l'Office fédéral de la culture.*

Bien qu'elle monte et descende l'escalier de sa maison plusieurs fois par jour depuis plus de quatre-vingts ans, bien qu'elle connaisse cet escalier par cœur, cette fois-ci, en descendant, Inge Ruck a commencé à réfléchir au nombre de marches restantes. Encore cinq ou six ? s'est-elle demandé.

Et c'est à ce moment-là qu'elle est tombée.

La voisine de chambre d'Inge ronfle. Elle ronfle tout le temps : jour et nuit, elle ronfle. C'est presque plus usant que les douleurs, que l'on peut au moins calmer avec des comprimés. Le ronflement de cette femme, on ne peut pas le débrancher.

Inge doit rester deux semaines au minimum à l'hôpital. Fracture du col du fémur. Inge n'avait jamais entendu dire que le fémur avait un col. D'ailleurs, elle n'a toujours pas compris ce qui est cassé, exactement. Mais elle n'ose pas poser trop de questions à la doctoresse. Elle a des cas plus urgents que le mien à traiter, se dit-elle. Les jeunes femmes intelligentes comme ce médecin l'intimident.

Ce qu'Inge a compris, en revanche, c'est qu'elle ne pourra peut-être plus marcher sans soutien. Elle s'imagine sans arrêt en train de pousser un déambulateur, de marcher le dos tordu et la tête penchée en avant, de faire une pause tous les trois mètres et, épuisée, essoufflée, de regarder le contenu du panier métallique fixé sur le déambulateur. À cette pensée, Inge plisse les yeux et fait une grimace de dégoût. Ce panier en fil métallique ! Il ne sert qu'à exhiber la solitude des vieux ! Quand Inge est en ville avec sa

voisine Ulrike, elle observe parfois ce que les vieux y mettent pour le rapporter chez eux : une tablette de chocolat, une boîte de lait concentré, un programme de télévision, une mandarine, deux tout au plus.

Inge détend lentement son visage, ouvre les yeux, considère le tableau qui lui fait face sur le mur peint en jaune clair de la chambre : la reproduction d'une peinture à l'huile avec des nénuphars.

Inge a quatre-vingt-quatre ans.

Autrefois, son visage était plus plein, lisse et sans taches, et ses cheveux sombres ; pas de teinture. Sa main droite pouvait se tenir tranquille, complètement, alors qu'aujourd'hui Inge ne peut s'empêcher de tapoter la table ou, comme maintenant, son ventre qui repose sous la couette de l'hôpital. Inge se rappelle que ses dents, autrefois, ne tombaient pas l'une après l'autre, que leurs racines ne brûlaient pas (quand elle y pense, les problèmes dentaires sont les pires), qu'elle n'avait pas de douleur dans les genoux ni dans le bassin, pas de varices – ces vers de terre sous la peau –, ni cette tache sombre sur la lèvre inférieure. Elle se rappelle que ses seins, même s'ils n'étaient pas fermes, n'étaient pas aussi longs, vides et inutiles que maintenant. Elle se rappelle que ses pieds entraient dans d'élégantes sandales. Désormais, l'articulation des gros orteils est tellement noueuse qu'elle déforme toute nouvelle chaussure, pour autant qu'Inge arrive à y glisser son pied.

Bien sûr, Inge sait qu'elle est vieille. Comment cela aurait-il pu lui échapper ? Mais elle n'est pas encore *vraiment vieille*. Ce sont les autres, d'après elle, qui sont vraiment vieux. Les vrais vieux sont ceux

dont la vieillesse saute tout de suite aux yeux. Ceux dont la vue ne nous inspire plus que cette pensée : « Elle est vieille ! », « Il est vieux ! » Et non pas : « Mais quelle jolie femme. » Ni : « Quel godelureau ! » Aucune particularité, si ce n'est vieux. Très vieux.

Dès sa jeunesse, Inge avait remarqué que personne n'avait envie de discuter avec les vrais vieux du village. Quand ils étaient derrière leur clôture, s'appuyant peut-être sur la pelle à neige ou sur un balai, les jeunes changeaient de trottoir à temps. Parce que ces vrais vieux – autrefois, les sexagénaires étaient vraiment vieux, déjà – parlaient beaucoup. Et beaucoup trop bas ou, plus souvent, beaucoup trop fort. Parce qu'ils avaient une haleine de schnaps. Parce que de la salive blanche collait aux commissures de leurs lèvres. Parce qu'ils racontaient spontanément quelque chose qui n'intéressait personne. Dieu sait que les jeunes gens n'avaient pas de temps pour ça. Les jeunes gens comme Inge, qui dans leur for intérieur avaient déjà pressenti qu'eux aussi, plus tard, se retrouveraient seuls derrière leur clôture. Inge, elle, serait plus souvent seule dans sa maison, à s'ennuyer, et les uniques bruits qui traverseraient sa cuisine seraient les siens.

Inge tourne la tête vers la femme qui est couchée dans le lit voisin. Au moins dix ans de plus que moi, songe-t-elle. *Celle-là* est vraiment vieille. Comment peut-on ronfler aussi fort ? Même Richard, le mari d'Inge, ne ronflait pas comme ça quand il était encore en vie.

Inge essaie d'attraper le verre d'eau qui est posé sur sa table de nuit. Il est trop loin, elle ne l'atteint pas. Elle est immobile, son bras est suspendu à la perfusion.

Et l'infirmière ne lui a pas encore apporté d'eau gazeuse.

Et sa voisine de chambre continue à ronfler.

Et cette nuit les crapauds de l'étang vont encore pétarader sous la fenêtre.

Et Carsten ne se montre pas. Carsten ne se montre pas du tout.

Il a dit au téléphone qu'il ne pouvait absolument pas abréger son déplacement professionnel. Il est à Bruxelles – une fois de plus. Il doit s'occuper « de tout ».

Il doit toujours s'occuper de tout. De tout sauf d'Inge.

Quand elle demande quelque chose à Carsten, elle a l'impression de sonner à une porte en sachant qu'il y a quelqu'un, mais personne ne lui ouvre.

Quant à Jens, le « grand », elle ne l'a même pas appelé. Qui sait combien ça coûte d'appeler aux États-Unis avec le téléphone de l'hôpital. Et sans doute que là-bas ce serait le milieu de la nuit ; est-ce qu'elle doit ajouter ou retirer six heures, elle n'arrive pas à retenir ça.

L'indifférence de Carsten n'a certes pas surpris Inge, mais ça l'a blessée. Carsten est fort pour blesser. Carsten est le « petit », deux ans de moins que Jens. Et secrètement elle l'a toujours un peu préféré. Inge a beau avoir essayé d'écarter ce penchant, c'était comme ça depuis le début : Carsten réchauffait les parties vides, en elle, que Jens n'atteignait jamais.

Elle ne peut pas oublier la première fois où Carsten, devant le miroir, avait montré son ventre de son petit doigt boudiné en disant « Moi ! » D'ailleurs, la précocité avec laquelle il avait clairement prononcé « moi » aurait dû lui apparaître comme un présage. Mais elle est restée aveugle face à l'égoïsme de Carsten, ne voyant que ses yeux rayonnants au battement de cils particulièrement long. D'une certaine manière, tout était plus agréable avec Carsten qu'avec Jens : le nourrir, le baigner, l'envelopper dans une serviette et le serrer contre soi. Lui caresser la nuque, qui entrait parfaitement dans l'arrondi de sa paume. Le regard vif de Carsten faisait vraiment ressortir le caractère fermé, hostile et buté de Jens.

Cela fait longtemps qu'elle n'attend plus rien de Jens, mais de Carsten, par contre, si.

C'est la faute de Carsten si elle est à l'hôpital, se dit Inge.

Carsten a menti. Il n'est pas en déplacement professionnel. Il est chez lui, à Berlin. Et fait son jogging.

Le soleil du soir brille tendrement. Tous les espaces verts sont parsemés de gens assoiffés de lumière qui, comme lui, ont passé la journée à leur bureau. La fumée du barbecue envahit le parc.

Carsten ne trouve pas vraiment son rythme respiratoire, aujourd'hui. Il doit s'arrêter, marcher quelques pas, il se touche le ventre. Un point de côté ; ça ne lui arrive jamais.

« Allez, c'est parti ! » se dit-il en reprenant sa course.

Son mensonge était un réflexe, le réflexe habituel. Dans les situations désagréables, il dit toujours qu'il est en déplacement professionnel à Bruxelles : « Je ne peux pas, malheureusement. Je pars à Bruxelles demain. » Ou : « Je suis à Bruxelles. Il faut que je racroche, un rendez-vous important. »

En réalité, Carsten ne doit aller à Bruxelles qu'une ou deux fois par an.

C'est vis-à-vis de son ex-femme, Sabine, que Carsten ment le plus souvent, et aussi de sa fille Lissa, de ses aventures amoureuses encombrantes et bien sûr de

sa mère. Vis-à-vis de toutes les femmes qui ne se lassent jamais de disposer de lui, de le contraindre. À chaque nouvelle exigence – c’est ce que ressent Carsten –, elles enroulent une nouvelle couche d’oppression autour de ses reins. Elles l’enserrent dans un lourd tissu noir.

Sabine s’est séparée de Carsten il y a six ans. Depuis, Lissa passe un week-end sur deux chez lui. Lorsque Sabine lui a récemment demandé de garder Lissa après le week-end, il a réagi de la même façon : oppression dans la cage thoracique, manque d’air. « Au dernier moment ? Ça tombe mal », a-t-il dit. Il devait aller à Bruxelles le lundi, à la première heure.

Depuis qu’il a commencé à raconter ces bobards, il utilise le Manneken Pis comme photo de profil, sur tous les réseaux.

Carsten se demande parfois lui-même pourquoi il réagit avec une telle panique. Souvent, il se complique davantage la vie par ce refus que par un simple oui. Les discussions durent plus longtemps, l’intrusion devient plus véhémente. Et pourtant Carsten n’arrive pas à réprimer son automatisme bruxellois.

Cela n’aurait pas posé le moindre problème de prendre Lissa quelques jours de plus. Il n’avait aucun projet, et Lissa a quinze ans. S’occuper d’elle ne représente aucun travail. Cela implique avant tout de ne pas se laisser embarquer dans des discussions sur l’environnement ou sur le genre et de la laisser tranquille. Mais le seul fait que son ex-femme lui demande quelque chose lui a procuré ce malaise, une fois de plus.

Ce dimanche-là, avec sa fille, il a même fait sa valise pour ne pas se trahir. Au cours de la journée, il a dit plusieurs fois à Lissa, en soupirant et en étirant la peau de son menton rasé de près : « Demain je dois partir aux aurores. » Il faisait mine de se demander ce qu’il devait emporter. « Des boules Quies, bien sûr ! » Son hôtel était en plein centre-ville.

Lissa a levé les yeux au ciel derrière ses lunettes intellos.

Courir lentement, avoir une respiration régulière, se dit Carsten. Ce point de côté ne doit surtout pas revenir. Il aurait dû lacer ses chaussures un peu moins serré.

Ce matin, après une réunion fatigante, sa mère l’a appelé. Carsten était assis à son bureau et buvait un café. Un café en capsule que Lissa, bien entendu, méprise plus que tout. Elle a même un t-shirt à l’effigie de George Clooney. Il tient une tasse d’expresso à la main, et au-dessus est écrit : « How dare you ! »

Carsten n’a jamais raconté à Lissa qu’il utilise au moins quatre de ces capsules par jour au bureau – et qu’il compte bien continuer à le faire, en tout cas jusqu’à ce que la dictature verte rêvée par sa fille soit effectivement instaurée.

« Je suis tombée dans l’escalier », a dit sa mère au téléphone.

Carsten survolait parallèlement les e-mails d’une collègue, il n’écoutait pas vraiment et a donc sous-estimé la gravité de la situation. « Ça peut arriver », a-t-il répondu, lapidaire, d’autant plus que lui aussi était tombé dans cet escalier, à l’âge de cinq ans. Il avait

fallu suturer sa blessure à la tête. Mais, encore plus que la chute, il a gardé en mémoire la dispute qui s'était ensuivie entre ses parents. Carsten et son frère Jens étaient couchés et ils entendaient leur père reprocher à Inge de ne pas avoir fait attention. Elle pleurait qu'elle aimerait bien savoir comment surveiller les garçons si elle devait en même temps faire la cuisine, laver le linge, repasser, faire le ménage et les courses, et lui apporter ses pantoufles qui traînaient partout.

Sinon, ses parents ne se disputaient jamais. Inge ne pleurait et ne criait jamais. Certes elle boudait souvent, mais son père ne réagissait pas, parce qu'il ne s'en rendait pas compte. Une harmonie silencieuse régnait d'habitude dans leur ménage. Donc la bruyante dispute qui avait explosé entre ses parents et qui était montée jusqu'à la chambre obscure de Carsten et de son frère était très, très inhabituelle.

Jens avait murmuré : « Je me demande s'ils se disputeraient aussi si c'était moi qui étais tombé. »

« Sans doute que non », avait froidement répondu Carsten. Il ne cessait de tâter le pansement collé derrière sa tête, au milieu de ses cheveux, et d'appuyer dessus. Une douleur sourde, sanglante.

Le lendemain, Carsten avait eu l'idée de raconter à ses parents – ça lui était venu à l'esprit comme ça – que c'était Jens. Jens l'avait poussé. C'était à cause de lui qu'il avait dévalé l'escalier.

Jens avait eu beau nier, ça cadrait bien avec ses accès de colère. Inge l'avait privé de sortie.

Carsten était tombé dans l'escalier pendant les vacances d'hiver, et à l'époque il y avait encore de la neige en hiver, beaucoup de neige qui tenait plusieurs jours. Les vieux du village balayaient matin,

midi et soir. Il fallait bien ça, disaient-ils, on ne devait pas se relâcher, sinon la neige gagnait. Ils se sentaient menacés par elle. Des montagnes blanches se formaient sur le bas-côté, et les enfants les escaladaient. Le bassin de rétention des eaux gelait et les enfants faisaient du patin à glace dessus. Ils suçaient les stalactites pointues qui pendaient des toits. Ils se frictionnaient le visage. Ils se tiraient à tour de rôle avec la luge. Et ils construisaient des igloos.

Construire l'igloo dans le jardin de façon que Jens le voie forcément depuis sa chambre était l'idée de Carsten.

La neige de cet hiver-là était meilleure que n'importe quel été.

Quand Jens avait enfin été autorisé à sortir, le dégel avait commencé. Les restes de neige gisaient dans les coins comme des serpillières sales. Les corneilles pouvaient de nouveau lâcher leurs noix au-dessus de la Scheffelstraße pour les faire céder sous les roues des voitures qui passaient. Carsten, lui, n'avait pas cédé. Il n'avait pas retiré sa fausse accusation. Et sa mère avait pu démontrer une fois de plus son intransigeance. Chez elle, les principes l'emportaient toujours sur le discernement.

« Ça peut arriver ? Ne sois pas insolent ! » a dit Inge au téléphone. Elle était à l'hôpital, on allait l'opérer, une opération compliquée, on allait lui poser une nouvelle articulation de la hanche. Il était prié de venir tout de suite.

Le tissu noir se resserrait, commençait à empêcher Carsten de respirer. Il transpirait. « Je suis à Bruxelles », a-t-il dit. Il devait s'occuper de tout. Mais après il lui

rendrait visite, le plus vite possible. En disant cela, Carsten regardait fixement les stores à lamelles de la fenêtre de son bureau, puis l'indicateur d'humidité de la plante en hydroculture.

Après le coup de téléphone il est allé aux toilettes pour se passer de l'eau froide sur le visage. « Merde ! » a-t-il juré. Il jurait à voix basse. « Merde ! Merde ! Merde ! » Il s'est coiffé les cheveux en arrière, de ses mains mouillées, se lissant ainsi le front. Un regard désespéré dans le miroir.

Oui, c'est nul qu'il lui ait menti.

C'est nul qu'il n'ait pas déménagé son lit au rez-de-chaussée depuis longtemps et qu'elle doive toujours descendre cet escalier la nuit pour aller aux toilettes.

C'est nul qu'il retarde le moment de lui rendre visite. Il sait très bien avec quelle impatience elle l'attend, le guette ; elle n'a rien d'autre à faire. Que d'attendre.

Et qu'est-ce qu'il fera si elle devient dépendante ? Elle lui a déjà expliqué souvent qu'elle n'irait pas dans une maison de retraite.

Depuis que son père est mort, sa mère lui donne constamment mauvaise conscience. Comme si le but de son existence ne consistait qu'à lui courir sur le haricot, à lui, Carsten. Ce n'est jamais assez. Il doit encore faire ci, et il doit encore faire ça. Et encore ceci, vite, avant de repartir. Et lui rapporter cela. Et venir plus souvent. Ou plutôt, idéalement, s'installer chez elle.

Le point de côté est revenu. Carsten ralentit le rythme. Le type qui trotte derrière lui de manière insistante depuis un moment lui passe devant ; il porte

un stupide bandeau. Carsten quitte le sentier et court vers un arbre, appuie ses mains contre le tronc, sent son écorce craquelée, cette peau rêche, il laisse tomber sa tête en bas et halète.

En mentant Carsten a gagné du temps, rien de plus. Il va bien être obligé d'aller voir sa mère. Il va devoir sacrifier quelques-uns de ses précieux jours de congé.